

# AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# Jazz confidences

Comédie à sketches

De Jean-Paul Guinard

## **Caractéristiques**

Durée approximative: 100 minutes

Distribution :

Le narrateur (presque toujours présent)

### **Le Couple**

Le garçon (serveur)

Un homme

Une femme

### **Une Perle**

Le narrateur

Laura

### **L'Annonciation**

Marie

Gabriel

### **Mort d'homme**

L'homme

La femme

### **Picasso**

Le Narrateur

Picasso

### **Souvenirs trop cruels**

Le narrateur

Un homme

La femme

### **La Tortue**

Le narrateur

L'homme

La tortue

### **Convivialité**

Marie-Jeanne

Evelyne

### **Confidences**

L'homme

La femme

### **Du Mouton**

Le narrateur

Séraphin

Le Mouton Rothschild

### **Les Touristes**

Le garçon (serveur)

L'Allemand

L'ITALIEN

L'ANGLAISE

La Française

### **Aux petits soins**

L'homme

La femme

Le garçon

### **Enquête**

L'inspecteur

Tous les autres personnages réunis

Décor : Une salle de restaurant

Costumes : Actuels

Public: Tout public

Synopsis :

Sur un air de jazz, un homme attablé au restaurant revoit quelques moments forts de sa vie.

Moments vécus ou imaginés.

De simples récits, des rencontres avec des personnes réelles ou rêvées (Picasso, Marie...), tout est prétexte à faire exister cet homme aux prises avec un étrange mal être, celui d'avoir vécu ou de n'avoir pas vécu ce qu'il aurait voulu vivre. Il est un peu chacun d'entre nous, il est sans doute différent parce qu'il exprime ce qui lui passe par la tête ; cela peut être drôle, émouvant, pathétique... une poésie absurde à force d'être vraie. Il est le miroir un peu inquiétant de tous ceux qui se demandent encore qui ils sont.

L'auteur peut être contacté par courriel à l'adresse suivante : [boisdulac@tiscali.fr](mailto:boisdulac@tiscali.fr)

## JAZZ CONFIDENCES

*Le décor est celui d'un restaurant, sobre, sombre, mal éclairé, sordide.  
Comme dans un film noir tout est en noir et blanc : costumes, décors, éclairages. Seul le narrateur peut avoir une touche de couleur. D'ailleurs une seule touche de couleur pourra apparaître parfois : le rouge.*

**LE NARRATEUR :** Mesdames, messieurs, nous allons revivre ensemble une soirée tragique. Comme vous le voyez, nous nous trouvons dans la salle principale du restaurant « L'Orient ». Comme vous le voyez également la salle est vide. Mais tout à l'heure les protagonistes de cette soirée tragique seront attablés ; ils mangeront et ils ressembleront à n'importe qui d'entre nous. Cependant, parmi eux se trouvera un inspecteur, car un crime vient d'être commis. Et bien sûr, parmi eux se trouvera également l'assassin... Un homme, une femme ? Nous le saurons sans doute dans un peu plus d'une heure et demie. Un inspecteur... un assassin... Voyons ! Que nous manque-t-il ? Ah ! Oui ! la victime... Eh bien ! je vous la laisse également découvrir...

Et maintenant voyons ensemble le déroulement de cette soirée, nous y apprendrons sans doute des choses fort intéressantes sur les uns et les autres, et qui sait... sur nous-mêmes... ?

## Le Couple

**LE NARRATEUR** *pensif, s'assoit à une table*: J'étais assis, à une table de restaurant, un restaurant d'une certaine classe, un peu comme celui-ci, c'était à peu près la même heure... J'étais seul, je voyageais sans doute. Je ne me souviens pas bien, je crois que je méditais un peu sur la vie, vous savez ce genre de monologue intérieur qui nous fait brusquement trouver absurde tout ce qui nous est arrivé, avec l'immense désir d'être quelqu'un d'autre, d'être ailleurs, toujours ailleurs que l'endroit où l'on se trouve. J'ai commandé un apéritif...

*(changement d'éclairage style flash back)*

**LE NARRATEUR** : « Garçon ? »

**LE GARÇON** *s'approche* : Monsieur veut sans doute prendre un apéritif...

**LE NARRATEUR** : Oui, j'aimerais prendre....

**LE GARÇON** : Alors nous vous proposons le Kir maison, mûre ou framboise, ou bien...

**LE NARRATEUR** : C'est ça ! Le Kir maison !

**LE GARÇON** : Mûre, framboise... ?

**LE NARRATEUR** : Mûre... *(le garçon s'éloigne)* Non ! Attendez ! Nature, nature le Kir... je veux dire votre vin blanc maison.

*(retour à l'éclairage naturel)*

**LE NARRATEUR** : Et je ne sais pas pourquoi, cette idée m'est venue à l'esprit : « Les gens sont bizarres », me suis-je dit. *(Il s'adresse à un spectateur/client)* Tenez ! Vous, monsieur... vous avez remarqué. Ce garçon. Il paraît être ce qu'il est, un garçon de café, un garçon comme n'importe quel autre serveur dans un restaurant ; il vient à moi l'air détaché pour me proposer ce qu'il propose à chacun des clients, mais il pense à tout autre chose, c'est sûr. Faisons l'expérience, rejouons la scène.

*(changement d'éclairage style flash back)*

**LE NARRATEUR** : « Garçon ? »

**LE GARÇON** *s'approche* : Monsieur veut sans doute prendre un apéritif... *(A part)* Je vais lui proposer le Kir maison, ça ira plus vite.

**LE NARRATEUR** : Oui, j'aimerais prendre....

**LE GARÇON** *à part*: Je ne vais tout de même pas lui laisser imposer sa loi à ce con-là. *(au narrateur)* Alors nous vous proposons le Kir maison, mûre ou framboise, ou bien...

**LE NARRATEUR** : C'est ça ! Le Kir maison !

**LE GARÇON** *à part*: En plus il s'en fout, je pourrais lui apporter un Kir à la pisse d'autruche qu'il le boirait sans faire la moindre différence. *(au narrateur)* Mûre, framboise... ?

**LE NARRATEUR** : Mûre...

**LE GARÇON** *s'éloigne* : *(à part)* Il va l'avoir son Kir à la pisse d'autruche, il est trop con ce quidam.

*(retour à l'éclairage naturel)*

**LE NARRATEUR** : Voilà monsieur, vous avez été témoin ! Je vous l'avais dit, les gens sont bizarres et l'on gagnerait fort à connaître leur pensée. Eh bien ! Voilà, c'est ma marotte, j'aime imaginer les pensées des gens, moi ! *(Il se tourne vers une cliente)* Tenez ! Vous ! Vous êtes en train de vous dire que je vais vous soûler avec une histoire pas possible alors que

vous êtes venue pour dîner... vous avez faim, le menu est très alléchant et je suis le fauteur de trouble, l'empêcheur de manger en rond... Non ! Je sais bien que vous ne pensez pas ça, mais c'est un exemple : j'aime à m'imaginer les pensées des gens, voilà tout !

**LE GARÇON revient** : Monsieur, nous sommes désolés, nous n'avons plus de vin blanc. Nous en avons mais il est bien trop chaud pour être servi frais. Et puis il est dégueulasse. Cela fait dix ans que je le sers, il ne s'est pas amélioré.

**LE NARRATEUR** : Qu'est-ce que je vous disais... Et maintenant je suis certain que vous ne savez plus si ce qu'a dit ce garçon existe uniquement dans mes pensées ou s'il l'a réellement dit. Imaginons que cette scène ait vraiment eu lieu, dix ans auparavant, lorsque j'étais dans ce restaurant, que je voyageais seul et que je méditais des pensées absurdes sur l'existence...

*(changement d'éclairage style flash back)*

**LE GARÇON revient** : Monsieur, nous sommes désolés, nous n'avons plus de vin blanc. Nous pouvons vous proposer un Porto blanc, un Martini, un Kir royal...

**LE NARRATEUR hurle** : Je m'en fous ! Tu peux bien m'apporter un Kir à la pisse d'autruche, je le boirai pas ton machin, espèce de pingouin.

*(retour à l'éclairage naturel)*

**LE NARRATEUR** : Voilà ce que j'aurais pensé. Mais rien ne s'est passé comme ça. Rien d'ailleurs, dans la vie, n'arrive comme on le pense. C'est comme cette femme qui est entrée dans le restaurant peu de temps après. *(changement d'éclairage style flash back)* Regardez-la... *(la femme entre et vient s'asseoir à la table voisine du narrateur)* Très classe, n'est-ce pas ? On se demande ce qu'une femme comme celle-ci fait toute seule ici. Voyage d'affaires ? Racoleuse de haute volée ? Actrice perdue sur le chemin de sa carrière ? Je me suis dit : « Cette femme a des choses à m'apprendre, elle n'a aucune idée de ce que je suis : profitons-en. » Mais au moment où je formulais cette pensée, un homme est arrivé, sans doute son mari, ils étaient si indifférents l'un à l'autre.

**LA FEMME indifférente** : Tu as trouvé les toilettes ?

**L'HOMME se penchant vers elle comme pour lui confier un secret de la plus haute importance** : Oui... C'est au fond du couloir, à gauche.

**LA FEMME** : menteur ! Tu veux encore essayer de me perdre. Non ! ça ne marche pas ! Tu me prends pour une crétine ? C'est ça ?

**LE GARÇON s'approche** : Madame, Monsieur... un apéritif...

**L'HOMME** : Oui, j'aimerais prendre....

**LE GARÇON** : Alors nous vous proposons le Kir maison, mûre ou framboise, ou bien...

**LA FEMME** : Tu ne vas pas prendre un apéritif ! Tu conduis ! Tu as peut-être l'intention de nous faire arriver un accident pour te débarrasser de moi.

**LE GARÇON** : Mûre, Française... ?

**LA FEMME** : Et puis comment savez-vous que je m'appelle Française, vous ?

*(Le garçon s'éloigne. Retour à l'éclairage naturel)*

**LE NARRATEUR** : Oui, Française est une femme mûre, mais elle a tellement de charme... On ne l'imagine pas du tout avec un mari comme celui-ci. Comment j'ai su qu'elle s'appelait Française ? J'ai écouté leur conversation, je n'avais que ça à faire...

*(changement d'éclairage style flash back)*

**LA FEMME** : Je ne supporte pas les garçons d'hôtel...

**L'HOMME** : Tu as regardé le menu ?

**LA FEMME** : Non, je n'ai pas faim, tu commanderas pour moi. (*Silence*)

**L'HOMME examinant le menu**: Ecoute Françoise... (*Un temps*) Nous prendrons d'abord le hors d'œuvre, ou la ballottine, ou la terrine... puis le filet mignon et le filet de sole, le ragoût, fromage et dessert, café tralalère...

**LA FEMME** : C'est une belle région... c'était une belle région, mais gâchée par toutes ces routes.

**L'HOMME examinant toujours le menu**: La route des vins nous conduira à prendre cet excellent Cahors corsé ou bien ce vieux Bordeaux passé... Tu as vu le millésime ? Exceptionnelle, cette année-là... etc, etc.

(*Retour à l'éclairage naturel*)

**LE NARRATEUR** : Vous avez bien compris que cette conversation n'avait aucun intérêt. Les couples ne deviennent intéressants qu'à partir du moment où ils se disputent. Alors voici ce que dans mon imagination, ou dans ma perspicace observation, devenaient leurs pensées...

(*changement d'éclairage style flash back*)

**LA FEMME** : Je ne supporte pas les garçons d'hôtel... Mais celui-là... si l'occasion se présente, j'ai comme l'impression que mes insomnies vont me reprendre.

**L'HOMME** : Tu as regardé le menu ? (*Silence*) Je sais bien que c'est le garçon que tu regardes, je sais bien que tu profiteras de la moindre occasion... Tu n'es qu'une grue, Françoise, cela fait des années que tu me trompes et je continue de t'emmener en voyage dans des hôtels où tu te tapes le personnel.

**LA FEMME** : Non, je n'ai pas faim, tu commanderas pour moi. (*Silence*) J'en ai marre, Henri, j'en ai marre. Tu vois bien que je ne supporte plus rien et toi, tu fais comme si tout allait pour le mieux du monde. Que faut-il que je te dise pour que tu perdes cet espèce de flegme de bon aloi. Tu ne veux décidément pas te rendre compte que je ne te supporte plus toi non plus ?

**L'HOMME examinant le menu**: Ecoute Françoise... (*Un temps*) Je rêve... je rêve de dîner seul, de n'être là que pour manger. Nous prendrons d'abord le hors d'œuvre, ou la ballottine, ou la terrine... puis le filet, trop mignon ce filet, et le filet de sole, le ragoût, fromage et dessert, café tralalère... Je pourrais te raconter n'importe quoi tu ne serais pas fichue de voir ce qui est dans ton assiette.

**LA FEMME** : C'est une belle région... c'était une belle région, mais gâchée par toutes ces routes. Je dis « gâchée » mais tu devrais savoir ce que je pense... je voudrais partir seule, faire du stop, me faire ramasser par un « vrai » camionneur, manger dans un routier ou dans sa cabine, m'allonger parmi les pâquerettes, regarder les nuages filer dans le ciel pendant qu'il... pendant qu'il... Non Henri, ça n'est pas toi qui me ferais cela.

**L'HOMME examinant toujours le menu**: La route des vins nous conduira à prendre cet excellent Cahors corsé ou bien ce vieux Bordeaux... Tu as vu le millésime ? Exceptionnelle, cette année-là... Je vais prendre cette bouteille parce que c'est la plus chère ! Je paye, je me fais plaisir. Et j'espère bien qu'on trouvera les flics. Plus de permis, plus de sorties. Tu te les taperas toute seule tes petites escapades qui ne nous distraient de rien du tout. Et moi je resterai enfin seul, tranquille, devant la télé... je regarderai un match, n'importe quoi, le truc le plus nul pourvu que je ne t'entende plus te plaindre, pourvu que je ne t'entende plus me dire que tu ne supportes pas ceci ou cela...

(*Retour à l'éclairage naturel*)

**LE NARRATEUR :** Vous pensez sans doute que je force le trait... leurs pensées ne peuvent pas être aussi triviales, c'est une caricature. J'ai pourtant vécu cela, oui, moi qui vous parle, je l'ai vécu... longtemps... jusqu'à ce que je la tue. Elle s'appelait Françoise... Et maintenant mes pensées, mes propres pensées, mes pensées criminelles, c'est aux autres que je les prête : elles leur vont si bien !

## Une perle

**LE NARRATEUR** *éternue violemment* : Et voilà ! Quelqu'un a dû encore provoquer un courant d'air. Je ne supporte pas les courants d'air... Ou plus exactement, non ! ce sont les portes ouvertes que je ne supporte pas. C'est une véritable phobie. Mais chez moi vous n'imaginez pas le temps que je passe à fermer les portes, ou même à circuler d'une pièce à l'autre... Ouvrir, fermer, ouvrir, fermer... C'est terrible les phobies vous savez. (*silence*) Vous en connaissez, vous, des personnes qui ont des phobies ? Oh ! je sais, ce ne sont pas des choses dont on se vante... et pourtant... pourtant... C'est un peu comme les fantasmes, nous en avons tous, mais rares sont les personnes qui les avouent. J'ai pourtant connu une personne qui avait une curieuse phobie... Mais attendez...

*Une femme entre.*

**LE NARRATEUR** *tandis qu'elle s'approche* : Je l'avais invitée au restaurant. Nous nous étions rencontrés à diverses soirées. Elle me plaisait. J'avais cru comprendre que c'était réciproque. (*à la femme*) Bonsoir Laura ! J'étais en avance, j'espère que vous avez trouvé facilement...

**LAURA** : Mais tout à fait... et c'est un endroit charmant, tout indiqué. Vous me l'avez d'ailleurs si bien indiqué.

**LE NARRATEUR** *très prévenant, la fait asseoir, puis il s'assoit lui-même et paraît un peu gêné* : Eh bien... je suis heureux que vous ayez pu venir.

**LAURA** : Cela me fait très plaisir à moi aussi.

**LE NARRATEUR** : Alors... alors je vais être très direct. Vous me plaisez beaucoup !

**LAURA** : C'est très flatteur, merci. Mais qu'est-ce qui vous plaît tant en moi ?

**LE NARRATEUR** : Oh... tant de choses, tant de choses ! Tenez ! Une chose me plaît particulièrement... c'est que vous ne portez pas de bijoux ! (*silence lourd que le narrateur veut rompre sur un ton plaisant*) Et qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

**LAURA** *gênée* : En effet ! Vous avez remarqué...

**LE NARRATEUR** : Je n'en porte pas non plus. Je déteste cela... je veux dire les femmes qui croient se parer de ces ridicules objets soi-disant de valeur et qui les font plutôt ressembler à des arbres de Noël... Des bagues énormes, des boucles ou des anneaux qui serviraient plutôt de perchoir à perruche. Mon grand-père disait, fort à propos, que les bijoux étaient des restes de sauvagerie. Alors vous imaginez, les percings... Quelle horreur ! Comment peut-on encore commettre ce genre d'automutilation barbare dans nos sociétés évoluées... ?

**LAURA** *gênée* : Je... je...

**LE NARRATEUR** : Vous êtes de mon avis, bien sûr. Des colliers, des breloques qui pendent ridiculement, des gourmettes... ah ! les gourmettes ! Que pourrait-on dire de ces étiquetages à bestiaux qui révèlent votre prénom comme si l'on devait afficher son identité au tout venant. Mais le pire... ah ! vous allez rire sans doute, le pire, ce sont bien ces petites chaînes avec une croix que certains exhibent, chemise ouverte, sur un monstrueux torse velu. N'est-ce pas le comble de l'animalité ? (*il s'esclaffe de rire et s'arrête soudain en voyant la mine de Laura*)

**LAURA** : Si vous permettez... je... vais sortir un peu. Il fait si chaud. (*elle s'en va*)

**LE NARRATEUR** : Et elle n'est pas revenue. Mais j'ai su, plus tard, qu'elle souffrait d'une terrible phobie. Elle ne supportait pas les bijoux, et leur seule évocation lui avait donné de telles nausées qu'elle avait dû retourner chez elle. Je lui avais plu pourtant, elle m'avait observé dans les moindres détails pour savoir si je ne portais pas de bijoux et je venais de tout gâcher en en parlant...

## L'annonciation

**LE NARRATEUR** *prend la parole à la cantonade*: Ah ! Mais tiens au juste ! J'avais oublié... Savez-vous que nous recevons aujourd'hui un invité illustre, quelqu'un de tout à fait exceptionnel ? Vous vous demandez de qui il s'agit... chacun a sa petite idée ou pas d'idée du tout. Mais voyons, voyons, voyons... qui pourrait bien venir ? Quel illustre convive aurions-nous invité ? Saint Jean Baptiste servi sur un plateau ? Le Roi-Soleil ? Ou le Diable en personne ? Ah ! Ah ! Ah ! Le Diable en personne... Quelle drôle d'idée ! Méphisto vient dîner au resto... Eh bien ! Je vous laisse la surprise de le découvrir et... bien avisé sera celle ou celui qui pourra le reconnaître sous l'habit commun d'un mortel.

*On voit alors arriver un être tout de blanc vêtu qui s'approche d'une table où se tient déjà une femme d'origine modeste.*

**GABRIEL** *discret, un rien emprunté*: Vous permettez... je constate que ce siège est vide et...

**MARIE** : J'attends quelqu'un.

**GABRIEL** *songeur*: Vraiment ! Vraiment vous attendez quelqu'un...

**MARIE** : Enfin... j'attendais. Car cela fait maintenant bien longtemps qu'il s'est annoncé et je commence à me demander s'il ne s'agit pas d'un lapin.

**GABRIEL** : Vous attendiez un lapin ?

**MARIE** : Non, je veux dire que la personne qui aurait dû venir pourrait bien m'avoir posé un lapin. Aussi, asseyez-vous, je vous en prie, je crois qu'il ne viendra plus.

**GABRIEL** : Mais... attendez ! attendez un peu... Votre histoire m'intéresse. Vous dites que vous attendez quelqu'un mais apparemment vous ne savez pas de qui il s'agit.

**MARIE** : Cela pourrait être n'importe qui, et même... pourquoi pas vous ?

**GABRIEL** : Pourquoi pas en effet... Quoiqu'il en soit je serais heureux de tromper votre attente... elle pourrait se révéler inutile si la personne ne vient pas, ou fort utile si je suis la personne inconnue que vous attendiez.

**MARIE** : Vous êtes un ange de vous préoccuper ainsi d'une pauvre femme si commune et qui n'a jamais vécu que des choses bien ordinaires dans sa triste vie.

**GABRIEL** : Oh ! pour cela je peux vous annoncer que vous ne resterez pas longtemps dans cet état misérable car je suis en quelque sorte la providence. Puis-je connaître votre prénom ?

**MARIE** : Votre figure attire étrangement ma sympathie et je serai fort encline à me confier à vous ; vous m'inspirez beaucoup de confiance. Je m'appelle Marie... et vous ?

**GABRIEL** : Gabriel ! Enchanté Marie !

**MARIE** : Gabriel... Ce nom sonne étrangement à mon oreille...

**GABRIEL** : Sans doute avez-vous rêvé de moi... Oh ! ne croyez pas que je sois de ceux qui cherchent à séduire une femme dans le seul but de profiter de la situation. Je ne suis que le délégué d'instances beaucoup plus impérieuses et mon amour serait alors si subtil qu'il ne vous laisserait qu'un souvenir diffus...

**MARIE** : Vous parlez d'amour... Vous ne pouvez trouver de sujet de conversation qui m'enchant davantage ; je suis encore si ignorante que cela me fascine et me tente à un point que vous ne sauriez imaginer.

**GABRIEL** : J'imagine cependant fort bien !

**MARIE** : Non ! Je doute que vous sachiez à quel point mon cœur est en peine. Mon fiancé, un bel homme, bien charpenté, un homme que j'adorais depuis l'enfance, m'a fait cette révélation récemment qu'il est stérile et qu'il refuse de se marier tant qu'il n'aura pas remédié à ce petit problème. Il est donc parti, voilà trois mois, dans le but de rencontrer des médecins qui pourront peut-être le soigner. Mais je n'ai plus de nouvelles et je crains qu'il ait découvert mieux qu'un médecin...

**GABRIEL** : C'est en effet bien possible... (*changement d'éclairage : rouge*) Et je peux savoir où tu crèches ma belle ? (*retour éclairage normal*)

**MARIE** : Que s'est-il passé ? Qu'ai-je vu ? Une apparition ? Qui êtes-vous donc ? Il m'a semblé que...

**GABRIEL** : Mais non... Mais non, ne soyez pas inquiète. (*changement d'éclairage : rouge*) Cet hôtel fera d'ailleurs très bien l'affaire. Nous y trouverons sans doute une chambre. (*retour éclairage normal*)

**MARIE** : Encore ! Mais j'hallucine ou quoi ? Tantôt vous me semblez baigner dans une lumière éclatante et immaculée et tantôt votre face rougeoisie comme le feu écarlate de la tentation qui me brûle et me dévore.

**GABRIEL** : Vous avez une drôle de conception de ces choses-là, mais si c'est l'effet que je produis en vous... (*changement d'éclairage : rouge*) je ne tarderai pas à te déclarer une flamme qui viendra lécher la gracieuse virginité de ton corps ravissant.

**MARIE** : Oh ! comme vous m'enfantez, pardon ! comme vous m'enchantez... (*elle minaude*) Vile tentateur, va !

**GABRIEL** : Mais oui ! Bien sûr ! Allons ! Marie, suivez-moi, je vous ferai connaître le paradis, le septième ciel, et si tu es bien sage je te montrerai mon petit Jésus en culotte de velours.

**MARIE** : Jésus, Marie, Joseph ! Comme vous y allez ! (*elle se lève et le prend par la main*) Allez ! Viens Gaby ! Je crois pouvoir enfin connaître un pur bonheur. (*ils sortent*)

## Mort d'homme

**LE NARRATEUR** *regarde distraitement son paquet de cigarettes*: Fumer tue... Fumer tue ! C'est vrai... ma fois... Fumer, boire, conduire... manger et aimer parfois aussi... Tout nous tue finalement. A petit feu ou brutalement, radicalement ou progressivement... nous glissons irrémédiablement vers la mort qui fut finalement notre premier état. Mais au nom du néant qui nous guette je proclame que j'existe encore et suis heureux de vous le faire savoir.

*Un homme et une femme approchent et viennent s'asseoir à sa table.*

**L'HOMME** *prend sans façon une cigarette dans le paquet du narrateur*: Vous permettez ?

**LE NARRATEUR** : Ah ! Si je permets ! Mais oui, tout à fait je permets ! Je vous en prie ! Solidarité avant tout ! Venez partager ma mort prochaine...

**LA FEMME**: Allons chéri... Tu ne vas pas fumer les cigarettes de monsieur ! Et puis, tu ne vas pas fumer ici, tu vois bien que nous sommes dans un lieu public et que tu déranges sans doute... (*à quelqu'un*) N'est-ce pas madame ? (*elle attend que quelqu'un manifeste sa désapprobation*) Tiens ! Tu vois ! Madame est d'accord avec moi. Tu gênes ! (*à la même personne*) D'ailleurs vous devriez porter plainte.

**L'HOMME** *scandalisé*: Mais... chérie ! Tu te rends compte...

**LA FEMME** *à la personne qui a protesté*: Mais si, vous allez porter plainte. Vous lui rendrez service. Cela fait des mois que je lui dis d'arrêter, que ça n'est pas bon pour sa santé ni pour la mienne, d'ailleurs c'est marqué sur les paquets... Rien n'y fait, il s'obstine... On dirait même qu'il le fait exprès, il fume deux fois plus. Alors si vous vouliez me rendre ce service.

**L'HOMME** *éteint sa cigarette*: Chérie !

**LA FEMME**: Vous voyez, ça marche déjà... Il a peur de la justice... C'est le seul moyen. Je voudrais voir d'ailleurs qu'il récidive et fasse un peu de prison, ça le calmerait peut-être définitivement.

**L'HOMME** *anxieux rallume machinalement une cigarette*: Chérie !

**LA FEMME**: Même chose en voiture... Vous ne me croirez peut-être pas mais mon mari conduisait comme un fou... Il dépassait toujours les limitations. J'étais folle de peur. A chaque fois que je voyais un camion je me disais : « Celui-ci est pour moi ! » Je la vois comme ça ma mort, moi ! Un camion, genre citerne de liquide inflammable que l'on prendrait de plein fouet. Je me vois me débattre au milieu des flammes, brûlée vive ! Quelle horreur !

**L'HOMME** : Chérie ! Je ne conduisais pas si vite, je suis prudent. Quelques excès mais sans prise de risque.

**LA FEMME**: Quelques excès... vous l'écoutez ? J'étais une mort en sursis. D'autant plus qu'il fume en conduisant. C'est bien pour cela que je redoutais tant les camions citerne. Il a fallu que j'agisse. Comme je savais exactement où il dépassait les limites j'ai téléphoné à la gendarmerie pour les prévenir.

**L'HOMME** : Tu as fait ça ?!!!

**LA FEMME**: Et comment j'ai fait ça ! Il fallait bien nous sauver. Et ça n'a pas manqué. Il a été pris exactement là où je l'attendais... les gendarmes l'attendaient aussi... J'avais donné la marque de la voiture, tout, tout ! Alors l'infraction, le ballon, parce que nous sortions de table et il ne se gêne pas sur la bibine. Il y va, là aussi. C'est peut-être aussi pour ça que j'avais particulièrement peur des camions citerne.

**L'HOMME** : Je ne bois qu'un verre.

**LA FEMME**: Oui ! Un verre ! Le verre de trop justement ! Pourquoi crois-tu qu'ils te l'aient sucré ton permis ? Depuis, en tout cas, c'est moi qui conduis. Ça m'oblige peut-être à me lever un peu plus tôt pour l'emmener au boulot, mais au moins je sais où il est. Ah ! Vous vous demandez pourquoi il vaut mieux que je sache où il est ?

**L'HOMME** : Chérie, tu ne vas pas recommencer avec cette histoire, je t'ai déjà dit que c'était un dérapage.

**LA FEMME**: Tais-toi ! Les gens ont le droit de savoir ! Je vais vous le dire pourquoi il vaut mieux que je sache où il est. C'est qu'il courait, madame ! Oui ! Il courait. Vous voyez ce que je veux dire. Une autre femme ! Peut-être même davantage ! Je m'en suis aperçu quand il a recommencé à fumer... et à boire... et à conduire à toute allure.

**L'HOMME** *au narrateur*: Je peux vous prendre une autre cigarette ? Je vous achèterai un paquet ! (*il boit dans le verre du narrateur*)

**LA FEMME**: Il m'avait pourtant juré... Quand on s'est marié. C'était ça ou rien ! Je lui avais dit que je ne supporterais pas de me marier avec un homme qui fume. C'est à cause de l'haleine ! Ca me donne des nausées.

**L'HOMME** : Mais... Tu ne m'embrasses jamais ! Même quand je ne fumais pas...

**LA FEMME**: Et comment ! Espèce de dégoûtant ! Tu as vu comment tu embrasses ? Tiens ! Montre à madame comment tu embrasses ! (*à la femme*) Vous allez voir ! C'est répugnant. (*à son mari*) Montre, je te dis !

**L'HOMME** *se lève et se dirige vers la personne.*

**LA FEMME** *se lève à son tour*: Non ! C'en est trop ! Vous voyez qu'il le ferait ! Et devant moi en plus. Allez ! Viens ! Sortons d'ici. Tu ne mérites pas tout ce que je fais pour toi. Je t'emmènerai au restaurant, tiens ! pour que tu te conduises comme un goujat.

*Ils sortent.*

**LE NARRATEUR** : Oui... Fumer tue.

## Picasso

*Au deuxième plan on voit Fred, de dos, en train de réaliser un tableau.*

**LE NARRATEUR** *légèrement ivre, debout* : Un soir... j'ai rencontré... Picasso. (*Silence*) C'était dans une rue sombre, la nuit... au petit matin plutôt. Une arène, éclairée. Un soleil noir. La pluie torride et torrentielle. Une silhouette, familière. Picasso. Il est torse nu, une grande cape jetée sur les épaules. Rouge. Il vient vers moi.

*Changement d'éclairage. Picasso s'approche. Accent inimitable. Œil noir, profond. Un diamant noir comme un poinçon qui s'enfonce en vous comme on imaginerait Dieu.*

**PICASSO** : Toi ! Toi là ! Tu sais s'il reste un café ouvert ?

**LE NARRATEUR** *hésitant* : Un café ? Une terrasse, juste une terrasse.

**PICASSO** : Je la vois. Asseyons-nous.

**LE NARRATEUR** : Oui... ?

**PICASSO** : Je ne prends rien, mais tu peux commander.

*Ils s'assoient, le garçon apparaît.*

**LE NARRATEUR** : Garçon ! Ce que vous voudrez.

**LE GARÇON** : Nous n'avons rien. Vous avez vu l'heure... Ou alors un café, des croissants. Vue l'heure...

**PICASSO** : C'est ça, servez-lui un café. Je mangerai le croissant. (*Le garçon s'éloigne, bougon*) La lune était infecte cette nuit. Et cette pluie a achevé de la gâter tout à fait. Mais le matin... le matin, c'est un jour de plus, un jour de gagné.

**LE NARRATEUR** : Vous vouliez peindre ? Je sais qui vous êtes... Vous vouliez peindre la lune ?

**PICASSO** : Pas du tout, je voulais la vivre, m'en approcher. Il me reste encore assez de temps pour peindre, mais pas assez pour vivre.

**LE NARRATEUR** : Mais... peindre, c'est vivre... non ? Ou bien... peindre, c'est aimer à nouveau comme disait Henri Miller...

**PICASSO** : Peindre, oui... c'est être ivre, vivre c'est autre chose encore. Et ça ne se prolonge pas. On va jusqu'au bout d'une toile, on l'achève parfois ou souvent quand on a de la chance. On n'achève pas sa vie. On ne voit pas si loin. Il ne reste jamais assez de temps. Alors le sourire reste au pied de l'échelle, puisque vous parliez de Miller...

**LE NARRATEUR** : Je ne vous connais pas assez pour dire... Mais il me semble que vous devriez pouvoir partir... tranquille.

**PICASSO** : Vous aimez la musique ? Vous l'aimez sans doute. Tout le monde croit aimer la musique. (*silence, il rumine une idée*) Ecoutez celle-ci... (*Une musique joue, Picasso lève la main comme s'il allait battre la mesure ou diriger l'orchestre, mais son bras retombe, fatigué*) Voilà. C'est tout simple. On peut l'écouter autant de fois qu'on veut. On peut même, quand on la connaît suffisamment, se la jouer de mémoire, comme ça, dans sa tête. Et puis un jour elle ne suffit plus, on a besoin du silence pour exister, mais on sait que le silence ce sera le jour qui succèdera à notre mort. Il n'y aura pas de musique céleste. Car la musique des anges ce serait encore la vie.

*La lumière baisse. La musique s'arrête progressivement aussi.*

**LE NARRATEUR** : La pluie a cessé. Un café noir. La nuit tellement plus noire encore. Et le croissant... Il n'y a pas eu de lune. Il n'y a rien. C'est déjà demain.

## Convivialité

**LE NARRATEUR** *se lève de table et va flâner d'une table à l'autre*: Ah ! Comme je vous envie... Oui... je vous envie. Vous êtes tous, ici, dans l'endroit le plus convivial, en compagnie de la personne la plus charmante... (*flatteur*) N'est-ce pas, monsieur ? Et vous madame, n'avez-vous pas en face de vous la personne la plus... la plus... comment dirais-je ? (*il lui fait dire*) Et la bonne compagnie, la convivialité, cela se perd voyez-vous. Les gens ne savent plus s'apprécier... Ce ne sont que regards mesquins, jalousies, dépit, quand la peur de l'autre ne suscite pas la plus primaire agressivité. (*il va se rasseoir*)

**MARIE-JEANNE** : Il fut pourtant une époque où les mœurs étaient beaucoup plus délicates, raffinées et où chacun savait apprécier son voisin.

Tenez ! Vous allez sans doute me trouver bien trivial, mais cela me rappelle ce peuple, aujourd'hui oublié, qui communiquait par flatulences... flatulences ?..... Oui ! Ils pétaient si vous voulez. (*un temps*) C'était une façon de se saluer. (*un temps*) Non ! Non, l'on ne connaissait pas encore ce préjugé qui prête une aussi mauvaise réputation à cette expression cependant si naturelle, de notre humanité. On pétrait par civilité, comme on rote poliment pour exprimer son contentement après un bon repas en d'autres parties du monde. Et cela n'avait rien d'inconvenant, bien au contraire.

**EVELYNE** : Tout vient de notre éducation, savez-vous. Je veux dire de notre plus tendre enfance. Nous sommes conditionnés à aimer ou repousser telles ou telles choses. Car là, on apprenait dès le plus jeune âge que non seulement les gaz qui s'échappent de nos intestins sentent bon, mais qu'ils recèlent une infinité de nuances sensibles.

**MARIE-JEANNE** : La noisette, le chou, le jasmin, la côte de bœuf... Si l'on vous demandait ce que vous aviez mangé à midi, nul besoin d'ouvrir la bouche, la réponse venait pour ainsi dire spontanément... et avec quelle musicalité !

**EVELYNE** : Ainsi on pouvait varier le ton selon l'énergie avec laquelle on exprimait sa flatulente répartie. Et l'on reconnaissait sans doute de cette façon les tempéraments enjoués, les personnes ouvertes, les hypocrites, les constipés...

**MARIE-JEANNE** : D'ailleurs cela avait des répercussions sur la santé...

**ENSEMBLE** : Pensez !

**EVELYNE** : Aucune rétention douloureuse, on pouvait se laisser aller et repartir d'un pas léger.

**MARIE-JEANNE** : Non ! Des constipés il ne devait pas s'en trouver beaucoup...

**ENSEMBLE** : Tandis qu'aujourd'hui...

**EVELYNE** : Vous seriez surpris de savoir le nombre de visages blafards, de tristes mines, de gens coincés qui ne demanderaient qu'à...

**MARIE-JEANNE** : mais qui n'y songent même pas.

**EVELYNE** : Et c'est bien ça le drame. Autres temps, autres mœurs... me direz-vous...

**ENSEMBLE** : Mais quand même !

**MARIE-JEANNE** : Quel dommage de se priver de plaisirs aussi simples.

**LE NARRATEUR** *se lève à nouveau et avise une autre personne* : Alors ? Bien mangé ?

## Du mouton

**LE NARRATEUR** : Nous en étions au dessert, un soir, avec un ami, dans un de ces grands restaurants de Blémond sur Andine, quand celui-ci me demande : « Pourquoi les libellules ont-elles des ailes ? » Je lui réponds : « Tu es fou ! Elles n'ont pas d'ailes, ce sont les moutons... » Il s'esclaffe : « Les moutons ! Les moutons ? Mais non, ce sont les libellules qui ont des ailes, pas les moutons, ils le sauraient. » Eh bien ! justement demandons-lui...

*Arrive un homme qui s'installe à la table du narrateur. Il commence à manger quand soudain :*

**L'AMI (SÉRAPHIN)** : Pourquoi les libellules ont-elles des ailes ?

**LE NARRATEUR** : Tu es fou ! Tu es d'où ? Les libellules n'ont pas d'ailes, pas davantage que les 4 L à pare-choc chromé. Ce sont les De Dion Mouton qui ont des ailes...

**SÉRAPHIN** : Mais non ! Pas les moutons, ils le sauraient. Ce sont les libellules et personne d'autre.

*Passe un mouton.*

**LE NARRATEUR** : Tiens ! En voilà un de Lyon. Demandons-lui... (*il l'appelle*) Mouton ! Eh ! mouton de Lyon !

**LE MOUTON** : Plait-il ?

**LE NARRATEUR** : Mon ami voudrait savoir si d'habitude vous avez des ailes...

**SÉRAPHIN** *bas*: Demande-lui aussi ce qu'il conviendrait de boire avec le dessert.

**LE MOUTON** : Franchement, cela se voit. Le nez au milieu de la figure ne se voit pas plus ou pas moins que ce que j'ai. Mon ami Crésus me disait justement hier qu'à force de les battre l'envol du mouton deviendrait monnaie courante et n'aurait plus le charme antique des Pégase aéronautiques.

**LE NARRATEUR** *à son ami*: Qu'est-ce que je te disais. Te voilà convaincu au moins.

**SÉRAPHIN** : Oui, mais cela ne me dit toujours pas si les libellules...

**LE NARRATEUR** *au mouton*: Vous êtes un mouton fort sympathique... Permettez-moi de vous présenter mon ami, Séraphin, et moi-même, Pierre... l'Illustre Pierre !

**LE MOUTON** : Vous me voyez enchanté. Et permettez que je me présente à mon tour : Rothschild...

**SÉRAPHIN** : Non ! Pas possible... vous n'êtes pas le célèbre mouton Rothschild ? Nous parlions justement de vous pas plus tard qu'à minuit (sinon Cendrillon perdra carrosse et chevaux blancs de frise, ses cheveux blancs qui frisent) et...

**LE NARRATEUR** : Laisse-moi continuer, veux-tu, j'ai peur que tu l'égaras... (*au mouton*) C'est vrai que nous sommes très honorés d'avoir à notre table...

**LE MOUTON** : Pour vous servir...

**LE NARRATEUR** : Mais asseyez-vous donc !...un mouton Rothschild ! et si notre conversation peut vous être d'un quelconque agrément nous ne manquerons pas d'y pourvoir abondamment.

**LE MOUTON** : Rien n'enchanté autant que partager sa table avec de fins connaisseurs...

**SÉRAPHIN** : Je peux vous poser une question ?

**LE MOUTON** : S'il vous plaît.

**SÉRAPHIN** : Pourquoi les libellules ont-elles des ailes ? Si vous ne voyez aucune objection à aborder un sujet que nous avons entamé avec mon ami, juste avant que nous vous interpellassions un peu cavalièrement.

**LE MOUTON** : C'est très simple. Je me la suis souvent posée...

**SÉRAPHIN ET LE NARRATEUR**: Et... ?

**LE MOUTON** : Eh oui...

**SÉRAPHIN** : Vous voulez bien dire qu'elles en ont ?

**LE NARRATEUR** : Non, ce n'est pas ce qu'il a voulu dire...

**LE MOUTON péremptoire**: Elles en ont ! Oh ! mais rassurez-vous, depuis peu. Leur parfum était exquis sans cela, un bouquet fleur de noix que n'importe quel palais savait remarquer délectueusement... mais il leur manquait justement cela.

**LE NARRATEUR** : Cela ne m'était pas venu aux oreilles. Comme les choses vont bon train de nos jours, et comme allègrement les progrès suivent la pente qui leur est offerte pour le bonheur de tout un chacun.

**LE MOUTON** : En fait, cela ne s'est pas tout à fait passé comme cela, car pour qu'ils en fussent pourvus, il fallut qu'on nous les prît... Aussi bien, tel que vous me voyez, c'est sans aile et sans attache pénienne que je me présente à vous... autant dire dépossédé.

**LE NARRATEUR** : Cela fut sans doute douloureux.

**SÉRAPHIN** : Pensez-vous les récupérer un jour ?

**LE MOUTON** : Non, hélas non ! Messieurs. Ce qui est fait est fait. Ainsi va la création et vont les révolutions. Quant au progrès nous apprenons qu'il est toujours très relatif selon la personne qu'il touche et à qui il profite. Mais il se fait tard... la nuit tombe déjà dans les vastes contrées du Shetland et mes compagnons à poil long vont m'attendre plus qu'il ne sied à moi de les décevoir... aussi, si vous me permettez, je vais vous remercier et m'acquitter (non ! non ! ne protestez pas !) de la note. (*Il salue en se penchant fort révérencieusement*) Messieurs ! (*Il s'en va*)

**SÉRAPHIN** : Etrange... Tu ne trouves pas ?

**LE NARRATEUR** : Oui... Les gens sont bizarres !... mais tu sais, finalement, cela ne m'étonne qu'à peine ce qu'il nous a dit. Ce n'est pas le premier mouton qui tient le même langage.

**SÉRAPHIN** : Je risquerais bien une plaisanterie sur son compte...

**LE NARRATEUR** : Non ! Tu as raison, tais-toi !... Ce n'est pas le premier mouton venu ; un mouton Rothschild, ça se respecte !

**SÉRAPHIN se lève pour partir**: Dans ce cas...

**LE NARRATEUR** : Mon repas avait peut-être été un peu trop arrosé ce soir-là... Mais que voulez-vous, je savais qu'elle m'attendait ma libellule et qu'elle ne s'envolerait pas... tout du moins tant que les moutons tiendraient à leurs ailes. (*complice avec les convives*) C'est que si on les laisse faire, ces petites bêtes-là, elles vous mangent la laine sur le dos... Nous ne sommes pas grand chose décidément. Et nous ne valons guère mieux que ce que nous sommes.

## Confidences

*Une musique sensuelle, lancinante, envoûtante...*

**L'HOMME ET LA FEMME** sont assis de part et d'autre de la scène et se regardent intensément. La femme quitte son siège et s'approche doucement.

**LA FEMME** : Je voudrais danser. Je voudrais qu'un homme comme vous m'invite, me serre très fort contre lui, me fasse tourbillonner en apesanteur dans ses bras.

**L'HOMME** : Je ne sais pas... je n'aime pas danser mais je voudrais qu'une femme m'invite, me serre très fort contre elle, que je la sente tourbillonner dans mes pensées.

*Il se lève. La musique cesse et ils esquissent ensemble quelques mouvements ondulants.*

**L'HOMME** : Comme cela, oui, comme cela votre corps est presque le mien, le mien est presque le vôtre.

*Ils dansent encore un moment, silencieusement, puis ils retournent s'asseoir, à la même table.*

**L'HOMME** : Je n'aime pas danser... mais je l'ai fait pour vous. (*silence*) Je n'aime pas... il faut que je vous dise, une chose qui me fatigue... oui, cela me fatigue les femmes qui parlent, parlent, parlent... C'est épuisant ! Je ne supporte pas cet incessant discours inutile, babillage infantile... ça me fatigue. (*silence*) Et puis le bruit, en général. Je n'aime pas le bruit. Vous savez, comme quand on est dans une rue, en ville... on discute, une mobylette passe avec cet assourdissant bruit strident qui dure, qui dure ; et l'on doit attendre pour reprendre la conversation entamée, quelquefois on ne se souvient plus ce qu'on était en train de dire. Je n'aime pas la ville : on étouffe ! J'aime... j'aimerais... mais le pire, je crois, ce sont les sonneries de portable, quand on est à une terrasse de café, on parle tranquillement et là, le téléphone de la personne qui sonne... Vous croyez qu'elle va l'éteindre, le couper pour que nous soyons tranquilles, mais non, vous savez ce qu'elle fait, elle répond, et tout à coup elle n'est plus là, elle est avec l'autre personne qui s'est importunément glissée dans votre intimité, et vous, vous ne comptez plus, et vous écoutez sans le vouloir tout ce qu'ils ont à se dire alors que vous n'en avez rien à faire. Et après bien sûr, quand elle a raccroché, elle est capable de reprendre la conversation ou bien de parler de tout autre chose, mais la magie qui s'était installée entre vous a cessé et vous ne l'écoutez même plus, car elle parle, parle, et cela lui est tout à fait indifférent qu'elle parle à vous où à tout autre personne... le téléphone pourrait à nouveau sonner, elle poursuivrait sa conversation avec n'importe qui, ou n'importe quelle autre conversation... Non ! décidément, je ne supporte pas les femmes qui parlent sans cesse, ça me fatigue...

**LA FEMME** se lève pour partir : C'était si bon d'être serrés l'un contre l'autre dans le silence. Moi non plus je ne supporte pas les gens qui parlent sans cesse.

## Les touristes

**LE NARRATEUR** : Et puis un soir, ce fut un groupe de touristes que j'observai. Ils étaient quatre et, curieusement, de quatre nationalités différentes. Quatre échos de notre vieille Europe. Une Française, un Anglais, un Allemand et un Italien. Je prêtais l'oreille car j'avais quelques rudiments de ces quatre langages ; je suivais d'habitude fort bien les conversations et j'étais curieux de savoir ce qui les réunissait ici. Mais je ne compris strictement rien. Voyez plutôt.

**LE SERVEUR** : Messieurs, si je puis me permettre, nous ne servons plus le roast-beef à cette heure...

**L'ALLEMAND désignant le serveur** : Was für ein Tier ist das ?

**LA FRANÇAISE** : Oh! Vous savez chers amis, ici les rumeurs vont bon train...

**L'ANGLAISE** : Do not lean out of the window.

**L'ALLEMAND** : Nicht Hinauslehnen...

**L'ITALIEN** : E pericoloso sporgersi...

**L'ANGLAISE** : Do not lean out of the window. Do not lean out of the window. Do not lean out of the window.

**LA FRANÇAISE** : Ici pas de shopping en smoking si le parking n'a plus de sponsoring... (*au public*) Je me gratte l'oreille simplement quand elle me démange. Quand je suis perplexe, rien ne se passe au niveau des oreilles ou des petits doigts...

**L'ANGLAISE** : Alors tu es épatante. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui se grattait l'oreille seulement quand elle lui démangeait et qui quand elle est perplexe sait qu'il ne se passe rien au niveau de l'oreille... et en plus des petits doigts.

**L'ANGLAISE** : Do not lean out of the window.

**L'ALLEMAND à l'anglaise** : Stille! (*à la Française*) Was für ein Tier ist das ?

**LA FRANÇAISE** : Parrot... Green and blue and red Parrot. Ara qui rit manque de standing manifestement. Parrot qui rote après dîner aura bien digéré.

**L'ANGLAISE** : And when the train has got everybody's parrot.

**LA FRANÇAISE** : J'ai bien connu Kipling, Golding et Grunding, la pie qui chante est bien moins enthousiaste que la voix de son maître.

**L'ALLEMAND** : Was für ein Tier ist das ? Che fais mancher des huîtres pour faire passer ce fin dégueulasse.

**L'ANGLAISE** : J'aime... les mots entiers, les mots premiers, les mots indivisibles...

**L'ITALIEN** : J'aime... les femmes entières, les femmes primevères, les femmes indivisibles...

**LA FRANÇAISE** : J'aime... les petits plats chauds, les petites entrées en matière, les rôts indivisibles, les pots imprévisibles, les mets fins et les mattefins.

**L'ANGLAISE** : J'ai visité Marly.

**L'ITALIEN** : J'ai visité Clichy.

**L'ALLEMAND** : J'ai visité Paris.

**LA FRANÇAISE** : J'ai visité Cluny.

**L'ANGLAISE** : J'ai visité Mummy.

**GABRIEL** : J'ai visité Mary.

**L'ALLEMAND** : J'ai visité Paris.

**LA FRANÇAISE** : J'ai visité...

**L'ANGLAISE** : Pom pom péi.

**L'ITALIEN** : Chantilly.

**L'ALLEMAND** : La Du Barry.

**LA FRANÇAISE** : L'Berry.

**L'ANGLAISE** : Capri

**L'ITALIEN** : C'est fini.

L'ALLEMAND : Caprice...  
LA FRANCAISE : Infini.  
L'ANGLAISE : Moi aussi.  
L'ITALIEN : Pardi !  
L'ALLEMAND : Pardon ?  
L'ANGLAISE *se lève*: I beg...  
LA FRANCAISE : Assis.  
L'ANGLAISE : Ah oui ?  
L'ITALIEN : Suffit !  
L'ALLEMAND : Pardon ?  
L'ITALIEN : E pericoloso sporgersi...  
TOUS : Nous voudrions commander des spaghetti.  
LA FRANCAISE : Hachis.  
L'ANGLAISE : Curry.  
GABRIEL : Marie.  
L'ALLEMAND : Nicht Hinauslehnen... (*un temps*) Salami.  
LA FRANCAISE : Malappris.  
L'ANGLAISE : Qui croyait prendre...

*Silence. Ils restent figés.*

## Souvenirs trop cruels

**LE NARRATEUR** : Et maintenant vous dire les images du passé qui me hantent... ? Elles sont nombreuses. Je ne peux les appeler toutes. Cependant essayons. Je voudrais, avant d'écrire mon testament sur cette nappe de restaurant, revoir au moins l'un de mes amis ou l'une des femmes qui ont compté pour moi.

**UNE FEMME** : Me voici. Me voici telle que tu m'as connue. Tu ne me reconnaîtrais plus aujourd'hui.

**LE NARRATEUR** : Je sais bien... Non ! je ne veux pas savoir. Je ne désire te revoir qu'en pensée, je ne puis te revoir que telle que tu as été. Tu es partie un matin gris d'automne ou tu es morte, c'est la même chose. Mais je crois encore préférer que tu sois morte pour garder un souvenir intact de notre amour.

**UNE FEMME** : Tu te souviens notre amour ? Ou bien est-ce seulement celui que tu ressentais pour moi qui te torture encore ? Cherche bien parmi les ruines de ta mémoire si je t'ai aimé...

**LE NARRATEUR** : Tu as raison. La succession des jours que nous avons passés ensemble trouble ma mémoire. Je confonds tous ces instants dérisoires, tous ces incidents de la vie... avec le rêve d'avoir compté pour toi.

**UNE FEMME** : Mais... ce n'est pas au moment où j'allais te quitter que je pouvais dire que je t'aimais. Il n'y a dans l'amour ni promesse ni consolation, rien qui puisse nous retenir.

**LE NARRATEUR** : Tu as raison. Tu es morte. Il faut que tu sois morte si l'on ne trouve aucune consolation dans sa mémoire. La mort au moins laisse le passé vivant, la mort préserve les illusions, les rêves. Tandis qu'une autre vie efface, annule la précédente.

**UNE FEMME** *elle commence à partir*: Je suis morte, un matin gris d'automne...

**LE NARRATEUR** *se lève dans un élan, pour la retenir*: Attends ! Une question encore... (*silence douloureux*) Et toi... comment t'es-tu accommodée de mon amour... après ?

**UNE FEMME** : Mais je ne savais pas davantage que toi... si tu m'aimais. (*elle disparaît et croise un homme sur son chemin ; ils se croisent sans se regarder, ils n'existent pas l'un pour l'autre*)

**LE NARRATEUR** *le voit*: Un ami... lui aussi disparu. Et le voilà pourtant, il a bien changé... Est-il mort ? Est-il vivant ?

**L'HOMME** *s'assied calmement à sa table*: Si notre amitié est demeurée intacte... n'évoquons aucun souvenir, veux-tu bien ? L'amitié, moins encore que l'amour n'est faite de souvenirs. Vivons dans l'instant, encore et encore, tout ce que nous avons à vivre...

**LE NARRATEUR** : et acceptons que nous puissions ne plus rien avoir à vivre ensemble... c'est ça ? Tu veux dire qu'il faut toujours TOUT accepter ? Tu veux dire qu'il ne doit jamais y avoir de révolte en nous, qu'elle serait aussi vaine que vouloir tout recommencer ?

**L'HOMME** *lui met sa main sur l'épaule*: Oui... c'est un peu ça... Un peu. A moins que ta révolte te soit personnelle et confidentielle.

**LE NARRATEUR** : Dis-moi ce qui s'est passé ! Il faut que je sache aujourd'hui. Au moins avec toi, mon ami... puisque, tu as vu, tout à l'heure, cette femme, je ne saurai jamais.

**L'HOMME** *sans conviction*: Nous nous sommes perdus de vue, c'est tout...

**LE NARRATEUR** : Tu mens ! Au moins toi tu n'es pas mort, je le vois bien. Les morts ne mentent pas.

**L'HOMME** : J'ai changé de métier, j'ai changé de région, j'ai changé de pays, nous étions si loin... nous avons correspondu quelque temps encore et puis...

**LE NARRATEUR** : Non ! Tu mens encore ! Je serais allé te voir, tu serais revenu, je ne sais pas... mais nous ne pouvions nous perdre à ce point.

**L'HOMME** : Tu m'as déçu, voilà ! Ou bien c'est moi qui t'ai déçu... et tu n'as pas osé le dire.

## La tortue

**LE NARRATEUR** : Je pouvais donc aimer un ami que je ne connaissais pas vraiment ? Comment peut-on être déçu ? Non ! Je ne te crois pas... Il y a bien un peu d'amour dans l'amitié, alors pourquoi pourrait-on se détacher d'un ami quand on aime encore la femme qui nous a tant fait souffrir ?

**L'HOMME** : Celle que tu as vue tout à l'heure t'a donc bien fait souffrir...

**LE NARRATEUR *trionphant*** : Oui ! Tu as vu, je l'aime encore !

**L'HOMME** : Inutilement ! Et bien longtemps encore tu l'as aimée inutilement...

**LE NARRATEUR *désarmé*** : Tout est-il donc si vain ?

**L'HOMME** : A toi de choisir : sois lucide ou satisfais-toi de peu.

*Musique avec aboiement de chien...La lumière de la salle s'éteint et le narrateur est éclairé dans un halo.*

**LE NARRATEUR *pensif*** : Nous avons tous un animal favori... le chien, le chat évidemment... (*il se lève et s'approche d'une table et ainsi de table en table*) et vous, madame, peut-on savoir quel est votre animal favori ? (*il peut éventuellement poser d'autres questions*) ... et vous monsieur ? etc. (*puis il retourne lentement à sa place*) Ce qui est étonnant c'est que les animaux que nous aimons la plupart du temps nous ressemblent... Voici l'homme au poisson rouge (*il mime*), la vieille fille et son serin (*il siffle*), le videur de boîte de nuit et son doberman (*il mime*), la boulangère et son basset... long comme un pain, Tati, ma tante, avait un pékinois et ils avaient le même ruban dans les cheveux... mais j'ai connu un homme tortue... Oui, vous m'avez bien entendu, un homme tortue. Il élevait des tortues... et voici ce qu'il advint...

*On voit venir un homme qui se comporte comme une tortue.*

## Aux petits soins

*Un couple est attablé, c'est la fin du repas. Le garçon s'approche.*

**LE GARÇON** *très courtois et même avec beaucoup de cérémonie*: Madame et Monsieur sont-ils satisfaits ?

**LA FEMME** : Tout à fait ! Parfait ! C'était parfait !

**LE GARÇON** : Madame, monsieur prendront autre chose ?

**L'HOMME** : Oui, pour moi ce sera un café et...

**LE GARÇON** : Ah ! Monsieur, si je puis me permettre... prendre un café maintenant serait tout à fait déconseillé.

**L'HOMME** *surpris*: Déconseillé ?

**LE GARÇON** : Tout à fait ! A moins que monsieur n'ait l'intention de mal dormir... en ce cas, monsieur, je veux bien vous apporter un café...

**LA FEMME** *amusée*: Vous avez raison, tout à fait ! Avez-vous des tisanes ?

**LE GARÇON** : Des tisanes, bien sûr. Madame sait sans doute que les tisanes recèlent bien des vertus et si vous voulez digérer je vous conseillerais de prendre une verveine... C'est que, voyez-vous, si je puis encore me permettre, vous avez mangé de la charcuterie... C'est gras ! Très mauvais pour les artères. Monsieur a du cholestérol peut-être... En ce cas, nous avons la menthe ou le tilleul, qui d'ailleurs favorise le sommeil... à moins que... (*plus bas à l'homme*) vous pouvez prendre du gingembre, vous savez, c'est bon pour... ce que vous savez...

**L'HOMME** : Eh bien ! Deux tisanes... (*à sa femme*) Tu prends une verveine ? Moi je vais prendre une tisane de gingembre...

**LE GARÇON** *note*: Une verveine et un gingembre... Je ne vous mets pas de sucre évidemment car vous savez que le sucre... il faut éviter de sucrer. Vous avez peut-être eu tort de prendre un dessert tout à l'heure, c'est un peu lourd. Surtout le soir !

*Le garçon s'éloigne.*

**LA FEMME** : Très bien ce garçon ! Depuis le temps que je te dis que tu bois trop de café, tu vois que je ne suis pas la seule... mais le gingembre, là, tu m'épates !

**L'HOMME** : Voyons... chérie, une sortie au restaurant, de temps en temps... On peut se permettre de sortir un peu de l'ordinaire, non ?

**LA FEMME** : Tu n'étais pas obligé de me faire prendre un dessert. Tu sais bien que je surveille mon poids en ce moment, et j'ai bien l'impression que tous les efforts que j'ai fait depuis deux mois n'auront servi à rien.

*Le garçon revient avec les deux tisanes.*

**LE GARÇON** : Voilà ! Le tilleul pour madame... et pour monsieur... Monsieur, je ne voudrais pas paraître importun mais monsieur se tient mal et si vous ne voulez pas prendre mal au dos... Beaucoup de personnes ont de ces douleurs lombaires et c'est juste une petite habitude à prendre. (*machinalement l'homme se redresse pour prendre la position qui convient*) Voilà ! Je vous conseille de boire bien chaud, c'est ainsi que les tisanes vous procureront le meilleur de leurs bienfaits. (*il se tient debout, immobile, et observe les clients*) Vous sortez souvent ? Madame est bien maquillée ! Je dis *bien* maquillée... mais je veux dire bien trop : c'est très mauvais pour la peau. Un vieillissement prématuré de la peau peut provenir de la cigarette, de l'abus du soleil, mais aussi de la mauvaise qualité des maquillages que l'on vous propose de nos jours. Chimiques ! Vous devriez toujours consulter la composition de ces rouges à lèvres et de ces fards qui sont vendus bon marché. Tenez-vous en à la graisse de baleine, accessoirement de phoque, ceux-là n'altéreront l'élasticité de votre épiderme.

**LA FEMME** : Mais je prends soin de mettre de la crème pour les soins du visage chaque soir...

**LE GARÇON** : Ces crèmes de soin, si vous me permettez, ne sont pas plus recommandées. Elles dilatent vos pores et au lieu de nettoyer votre épiderme risquent de favoriser l'intrusion de micro poussières...

**L'HOMME** *qui s'est brûlé en buvant*: C'est bon ! Pouvez-vous nous apporter notre note ?

**LE GARÇON** : Monsieur compte payer ?

*L'homme et la femme se regardent, stupéfaits.*

**L'HOMME** : Nous pensons partir surtout, dès que nous aurons payé.

**LE GARÇON** : Je suppose que vous serez venus en voiture...

**L'HOMME** : Nous sommes effectivement venus en voiture !

**LE GARÇON** : Monsieur et madame feront comme ils le désireront... mais ça n'est pas prudent... à moins que Monsieur pense qu'une bonne banquette... évidemment...

*Le garçon s'éloigne.*

## Enquête

L'INSPECTEUR: Très bien, j'ai fort bien dîné ce soir, mais il serait désormais temps que j'éclaircisse cette affaire.

*Il se dirige vers une femme.*

L'INSPECTEUR: Madame, pouvez-vous me dire ce que vous avez mangé ?

LA FEMME : Mais très certainement, monsieur...

L'INSPECTEUR: Théodore Emeline, inspecteur discrétionnaire, pour vous servir, vous et toute la bonne compagnie qui se trouve ici, excepté une personne qui se trouve être l'auteur d'un abominable crime.

LA FEMME à son mari: Oh ! Tu entends ça, mon chéri, un crime a été commis, c'est merveilleux ! Et ici même... (à l'inspecteur) c'est bien cela, cher monsieur... Emeline.

L'INSPECTEUR: Absolument, ici même, dans ce restaurant, ce soir, et tandis que vous dîniez...

LA FEMME à son mari: Tandis que nous dînions ! Mon Dieu, que c'est excitant ! Tu entends ça, chéri ? (plus bas) J'espère au moins que ça n'est pas toi...

L'HOMME : Voyons ! Chérie...

L'INSPECTEUR: Alors permettez-moi de répéter ma question... Puis-je savoir ce que vous avez mangé ?

LA FEMME : Eh bien ! Voyons... Le hors d'œuvre, la ballottine ou la terrine, puis le filet, trop mignon ce filet, et le filet de sole, le ragoût, fromage et dessert, café tralalère...

L'INSPECTEUR: C'est tout ?

LE GARÇON qui s'est approché : Si je puis me permettre, Madame a beaucoup trop mangé et...

L'INSPECTEUR: C'est bon ! C'est bon ! Nous verrons votre témoignage dans un moment si vous le voulez bien... (Le garçon s'éloigne, en ronchonnant) Et puis-je demandé à monsieur ce qu'il aura bu ?

L'HOMME : Eh bien, la route des vins nous conduisit à prendre cet excellent Cahors corsé ou ce vieux Bordeaux bordé...

LA FEMME à l'inspecteur : Oui ! Les deux sans aucun doute, mais je n'en ai pas bu une goutte, tandis que mon mari... si vous voyez ce que je veux dire...

L'HOMME : Voyons ! Chérie...

L'INSPECTEUR: Très bien ! Très très bien... nous éclaircirons cela tout à l'heure... Voyons maintenant ce qu'il en est à cette table-ci...

*Il va en avant-scène pour s'adresser directement au public.*

L'INSPECTEUR: Car ne croyez pas, même s'il se trouve un assassin ici (à condition bien sûr que nous découvriions une victime...) qu'il soit seul coupable... (avec emphase) **La culpabilité** ! Ah ! la culpabilité... joyau et privilège de l'espèce humaine. Le rire est-il le privilège de l'homme ? L'amour ? Quel sentiment nous distingue de nos cousins les animaux ? La culpabilité, messieurs-dames ! oui, la culpabilité, avec un grand Q !

*Il se dirige vers le narrateur qui était depuis quelque temps tout penaud dans son coin.*

L'INSPECTEUR le désignant d'un doigt accusateur: Vous !

**LE NARRATEUR** : Oui ! J'avoue ! J'avoue ! Mais de grâce ne m'obligez pas à révéler ici, devant tant de témoins, de quoi je suis coupable... (*avec une petite voix*) J'ai tellement honte...

**TOUS** *le désignant d'un doigt accusateur et vociférant* : Avoue ! Avoue ! Avoue !

**LE NARRATEUR** : Si vous y tenez... eh bien ! je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant... (*à part*) ça n'est pas de moi, ça... Bon ! J'avoue que mes nuits sont hantées par une grande faute et que l'heure viendra des comptes à régler... Maintenant, si vous voulez... le moment est donc venu. Le moment est venu, vous croyez ?

**L'INSPECTEUR** *compatissant* : Le moment est venu, nous attendons !

**LE NARRATEUR** : Il ne s'agit pas seulement d'un rêve, à toute heure de la journée cette pensée me hante... Je vois défiler en longue procession, pour m'accuser, pour m'accabler, chacune des femmes que j'ai connues. Elles me harcèlent comme des harpies...

**UNE FEMME** *intéressée* : Et de quoi vous accusent-elles ?

**LE NARRATEUR** : Celle-ci me reproche de l'avoir éconduite, une autre de ne pas l'avoir quittée, une autre encore de lui avoir parlé tendrement puis de m'être éloigné... Oh ! Tout reproche est bon quand il s'agit d'accuser, vous savez. En voici une qui m'accuse de l'avoir fait rêver, trop longtemps sans doute. Certaines me reprochent de les avoir regardées et d'autre de ne l'avoir pas fait. Oui bien d'avoir été trop jeune, ou bien d'être trop vieux. Il y en a même pour me reprocher de les avoir rendues heureuses... parce que ça n'a pas duré.

**UNE AUTRE FEMME** : Quel monstre !

**UNE AUTRE** : Il est ignoble !

**LE NARRATEUR** : Oui, vous avez raison, j'ai tort. Tous ceux sur qui repose le salut de la société... (*à part*) ça n'est pas de moi non plus, ça... Que voulez-vous ? Je les aime, voilà tout.

**L'INSPECTEUR** *à la cantonade* : Eh bien ! Qu'en pensez-vous ?

**TOUS** *le désignant d'un doigt accusateur et vociférant* : Coupable ! Coupable ! Coupable !

*L'inspecteur se déplace et va rejoindre un homme à la mine morose, seul à une table.*

**L'INSPECTEUR** : Cela fait combien de temps que ça t'est arrivé ?

**PAUL** : Je ne sais pas, une dizaine de jours, le mois dernier.

**L'INSPECTEUR** : Et tu l'as ressenti brusquement, tu n'as vu aucun signe auparavant ?

**PAUL** : Depuis quelque temps, je n'avais plus l'entrain que tu m'as connu. Tu te souviens ? Tout le monde me disait que j'avais de la chance, qu'on me voyait toujours d'humeur égale, le parfait optimiste quoi !

**L'INSPECTEUR** : Oui, on aurait dit que tu avais fait tienne la doctrine selon laquelle il vaut mieux faire envie que pitié...

**PAUL** : C'est exactement ça ! Et crois-moi que pour moi ça n'était pas que des mots.

**L'INSPECTEUR** : Et tu as essayé de voir un médecin ?

**PAUL** : Bien sûr ! Tu parles ! Je n'y allais jamais. Il a vraiment fallu que je prenne sur moi et cette fois-ci j'étais sûr qu'il me trouverait quelque chose. C'était une vague appréhension... tu sais avec tout ce qu'on entend, le cancer, la maladie de Parkinson, Azeimer, je ne sais pas j'attendais un truc comme ça. Je pensais qu'il allait voir ça du premier coup d'œil. Il m'a ausculté bien sûr.

**L'INSPECTEUR** : Et ?

**PAUL** : Rien, rien du tout. La tension était bonne, le reste aussi... mais il m'a dit que je devais faire des examens plus approfondis. Je n'étais même pas capable de lui dire ce que je ressentais.

**L'INSPECTEUR** : Il n'a rien vu alors...

**PAUL** : C'est quelques jours après que j'ai compris. En me levant, j'étais assis sur mon lit... je ne trouvais plus l'énergie de me lever. Je restais là, hagard, je regardais la fenêtre. Puis mon

regard s'est posé sur la grande glace de l'armoire. J'ai vu un homme. Ce n'était pas moi. Non, ça ne pouvait être moi. Celui qui me regardait était vieux, tout simplement.

L'INSPECTEUR : Mais tu avais bien dû t'en apercevoir auparavant que tu avais vieilli.

PAUL : Pas du tout. Je ne me regardais jamais. On ne se regarde pas vraiment quand on se coiffe, quand on se brosse les dents, quand on se rase. Je m'étais habitué à mon image et je le faisais machinalement. Il a donc fallu que je surprenne dans la glace de ma chambre cet homme, un autre homme qui me regardait. Il avait des poches sous les yeux, le teint jaune, une peau fripée, ses yeux n'avaient plus aucun éclat et surtout... surtout cette expression d'ennui.

L'INSPECTEUR : C'est-à-dire ?

PAUL : Les rides, les yeux cernés, les cheveux blancs même... tout cela n'est rien. Cela ne change pas grand chose à l'expression générale du visage. Mais là, il s'agissait vraiment d'un autre homme, ça n'était plus moi, je ne me reconnaissais plus. Mon enveloppe avait brusquement cessé d'être moi, elle s'était vidée de ce qui me constituait auparavant.

L'INSPECTEUR : Tu veux dire que ton corps était une enveloppe vide.

PAUL : C'est à peu près ça, oui. Ce n'était pas le corps qui était touché, qui avait été altéré par les années. C'était l'être, c'était moi... comment te dire... Ce qui avait été, ce qui avait vécu en moi n'existait plus.

L'INSPECTEUR : Je crois comprendre... Mais tout le monde doit ressentir un peu cela en vieillissant et on s'y habitue peu à peu, on se regarde différemment et on détourne son intérêt vers des choses plus importantes...

PAUL : Des choses plus importantes ? Quelles choses ? Qui pourrait encore m'aimer si je n'existais plus.

L'INSPECTEUR : Tu as eu la sensation qu'on ne t'aimait plus ?

PAUL : Bien pire... je ne pouvais plus m'aimer moi-même, je ne pourrais plus me supporter.

L'INSPECTEUR : Alors tu es allé dans le garage et tu as pris cette corde.

PAUL : Je n'ai rien fait par moi-même.

L'INSPECTEUR : Mais tu étais bien conscient de ce que tu faisais ?

PAUL : J'étais juste conscient que je n'existais déjà plus et que tout avait été vain. Il suffisait que je supprime ce qui m'avait inutilement porté.

L'INSPECTEUR : Tu as laissé une lettre pourtant.

PAUL : Je ne savais pas...

L'INSPECTEUR : Alors, qui a écrit ta vie ? *(Il réfléchit tandis que Paul s'éloigne)* Qui a écrit sa vie ? *(Il médite un moment puis semble sortir d'un rêve)* Bon ! Mais ça n'est pas tout ça... Il est bien établi que cet homme ne peut être l'assassin puisqu'il n'est plus... En se tuant lui-même il écarte subséquemment tous les soupçons qui auraient pu peser sur lui, d'autant plus qu'il est bien avéré qu'il ne se trouvait pas là ce soir. Mais alors qui ? *(Il regarde avec suspicion autour de lui, s'approche des uns et des autres comme s'il allait les interroger puis semble prendre brusquement une autre résolution. Il arpente la scène en comptant ses pas, se penche et examine minutieusement à la loupe certains détails, recueille dans un papier quelques indices et se redresse finalement avec un sourire victorieux.)* Mesdames ! Messieurs ! Les faits sont clairs et mes déductions n'en seront que plus limpides. Je suis en mesure de vous affirmer avec certitude... *(Tout le monde le regarde, suspendu à la révélation qu'il va faire)* **qu'il n'y a pas d'assassin dans cette salle !**

TOUS : *Diverses exclamations de surprise, de soulagement, ou de regret.*

LE NARRATEUR : Mais enfin ! Vous aviez bien dit...

L'HOMME : Qu'ici même...

LA FEMME : Un odieux crime...

L'INSPECTEUR : Voilà justement en quoi je m'étais trompé. Pas de cadavre... pas d'assassin ! C'est aussi simple que ça. Pas de cadavre... pas de victime... pas d'assassin ! A moins bien sûr de considérer les mobiles, et dans ce cas, vous serez bien d'accord avec moi que nous

n'avons que l'embarras du choix. (*à la femme*) Vous ! Madame, par exemple... n'avez-vous pas fait l'éclatante démonstration que la disparition de votre mari...

**LA FEMME scandalisée** : Oh ! Je ne vous permets pas d'insinuer que...

**L'INSPECTEUR à l'homme** : Tandis que vous, Monsieur, excédé, poussé à bout... vous auriez tout intérêt à...

**L'HOMME plus conciliant** : Il est vrai... j'avoue...

**L'INSPECTEUR** : Voyez même comme le coupable avouerait facilement... Mais voilà ! Nous avons bien des mobiles, mais pas de cadavre, pas d'assassin... A moins bien sûr de considérer que chaque personne ici présente aura eu un jour ou l'autre une excellente raison de supprimer tel ou tel bourreau... mais si c'était le cas il faudrait juger tant de procès d'intention que nos prisons ne suffiraient pas à incarcérer tous les assassins potentiels...